

Revue française de Psychanalyse

Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2022

numéro 3/2022 : Espérance

argument ci-dessous, publié en février 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2021

numéro 4/2022 : L'absence

argument ci-dessous, publié en mai 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2022

numéro 5/2022 : L'objet (congrès CPLF)

date limite d'envoi des manuscrits : 15/06/2022

2023

numéro 1/2023 : Haïr

argument ci-dessous, publié en juin 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2022

numéro 2/2023 : Négation

argument ci-dessous, publié en septembre 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2022

numéro 3/2023 : Les restes

l'argument sera publié en novembre 2021, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2022

numéro 4/2023 : Thème qui sera déterminé en février 2022

Les arguments des thèmes programmés

Numéro 3/2022

Argument du thème : Espérance

date limite des manuscrits : 15/11/2021

Pilar PUERTAS TEJEDOR*

Viuda de Epalza nº8-3º.48005 Bilbao, Espagne

pilpuertas@gmail.com

Benoît SERVANT**

53 Bd Henri Sellier 92150 Suresnes

benoit.y.servant@wanadoo.fr

Les gens passent leur vie à porter le réverbère sur lequel
ils s'appuient, mais quelque part au commencement,
il doit y avoir un réverbère qui tient tout seul.

D.W. Winnicott

Lettre à Donald Meltzer du 25 octobre 1966

L'espérance naît fondamentalement du caractère ouvert de l'avenir, à l'inverse du passé (Jankélévitch, 1974/1983). Cette ouverture s'offre donc aux aspirations du sujet qui vont « remplir » de contenus déterminés ce possible. Ses attentes concernent tant lui-même (en raison de son propre *devenir*) que l'extérieur, social et naturel. L'espérance contrebalance ainsi en permanence la crainte (d'événements négatifs). S'y affirme la puissance de la vie, en butte à tout ce qui peut la contrarier. L'espérance en elle-même contribue au processus vital car elle permet de surmonter les découragements consécutifs aux obstacles et échecs, qui pourraient l'entraver. On pense ici à tout ce qui permet la survie dans des conditions menaçantes: guerre, maladie grave, précarité sociale, catastrophe naturelle. Comparée à l'espoir, dont elle est un synonyme, l'espérance comporte dans son usage la dimension plus globale, à résonance chrétienne (vertu théologique, relevant d'un don gratuit), d'une capacité à espérer, sans objet particulier, d'une forme de confiance fondamentale dans la fin heureuse de la Création (Schumacher, 2004). On sait que « C'est à la raison et à la culture que Freud transmettait le flambeau post-religieux » en les dotant « d'un pouvoir unifiant aussi grand que celui des religions, mais libre de la dimension illusoire d'un Dieu le Père » (Zaltzman, 1998, p. 67). Mais cet « espoir pour l'avenir que l'intellect – l'esprit scientifique, la raison – parvient avec le temps à la dictature dans la vie psychique de l'homme » (Freud, 1933a[1932]/1984, p. 229) se heurte à son pessimisme quant à l'issue de l'affrontement entre *Eros* et *Thanatos*.

L'espérance contient également une part de réalisme, acceptant une dose d'incertitude, avec une probabilité suffisante d'aboutir et contribuant, par la mobilisation qu'elle suscite, à amplifier cette probabilité. Elle suppose pour cela la capacité d'évaluer un risque et de le prendre en toute connaissance de cause, d'anticiper une déception, une désillusion et de la

* Psychologue clinicienne. Psychanalyste, membre titulaire avec fonction didactique de l'APM (Association psychanalytique de Madrid) actuellement directrice du CPN (centre psychanalytique du nord) filiale de l'APM.

** Psychiatre, Psychanalyste SPP.

supporter. Elle est, en raison de ces exigences, sujette à des déviations qui peuvent la « pervertir », la retournant contre la vie elle-même, et c'est ce à quoi nous avons affaire en pathologie, qui nous confronte aussi à son inversion en désespoir, de nos patients, et parfois de nous-mêmes en conséquence (André, 2002). C'est l'ensemble de ces aspects, conditions de possibilité de l'espérance, et ses déviations possibles, tels que la psychanalyse théorique (qui ne l'aborde pas directement sur un plan métapsychologique) et pratique (dont elle est par contre un enjeu quotidien), peut nous aider à les comprendre, que nous invitons à penser dans ce numéro.

De la présentation de René Roussillon à son rapport au CPLF (1995), soulignons que pour être capable d'espérer, le sujet doit avoir accédé à une certaine *historicité*, à travers sa capacité à recevoir et s'appropriier ce qu'il a reçu de ses parents, sa capacité à surmonter l'expérience de l'effraction, transformation dans laquelle il reconnaît sa part et celle de l'objet, capacité enfin à symboliser son expérience, véritable « prise » interne sur les situations qu'il rencontre, à partir du jeu inter puis intrasubjectif. Dans ce parcours se constitue son *identité*, source de continuité vivante (de *temporalité*), ouverte au devenir et à l'environnement, tous deux vécus comme une richesse et non une menace. Ce processus dessine en creux ce qui advient chez les sujets pour lesquels il n'aura pu se dérouler, et qui les condamne à une forme de désespoir. L'espérance suppose l'existence d'un moment d'illusion, « illusion narcissique primaire », qui permet d'espérer la retrouvaille d'un objet perdu, à partir des traces subjectives laissées. Ce processus d'illusion nécessaire a été théorisé par Winnicott, avec le « trouvé-créé », qui apporte la conviction d'avoir une continuité dedans dehors solidement établie et que le dehors va répondre suffisamment au dedans. La perception et l'hallucination ont pu « danser » ensemble pendant un temps primaire de l'existence grâce à l'objet. Celui-ci, comme ambassadeur primaire de l'autre remplit le futur sujet humain d'un élan qui va se transformer en croyance, illusion et espérance. Croyance en soi, illusion et espérance sur l'avenir et le monde extérieur, qui permettent d'habiter le monde en établissant un lien avec lui où se découvre la possibilité de le récréer en le transformant dedans pour tolérer sa crudité. Espérance brisée de temps à autre par les avatars existentiels mais la brisure peut se rétablir. Roussillon a proposé de compléter, à la suite de Winnicott, le « trouvé-créé » par le « détruit-trouvé », qui permet d'éprouver la survivance de l'objet à la destructivité suscitée par sa désadaptation progressive (source de désillusion), sa fiabilité, et de se projeter dans l'avenir, d'espérer. Cette conception donne une place vitale aux objets premiers ; de fait, la précarité de sa condition amène depuis toujours l'homme à se tourner, à diriger son espérance vers une puissance secourable sur le modèle du nourrisson vers sa mère. Y trouvent là leur source les plus puissants moteurs de la confiance, de la croyance et de l'amour, tous liés à l'espérance, et qui comportent toujours une dimension de pari, mais d'un pari pouvant fortement influencer sur la réalisation de l'espérance. Tous ces aspects invitent le sujet à sortir de lui-même pour lier son sort aux autres, au futur, et pour certains au divin, au transcendant. A partir de là se dessine ce qui peut advenir dans ces processus : ne serait-ce pas avant tout sur l'appréciation du possible et de l'impossible ?

N'est-ce pas alors que l'espérance, selon les vers d'Apollinaire, peut se révéler violente ?

L'amour s'en va comme cette eau courante

L'amour s'en va

Comme la vie est lente

Et comme l'espérance est violente (Le Pont Mirabeau ; Apollinaire ; *Alcools*)

La violence de l'espérance évoquée ici est de deux ordres :

- violence éprouvée par celui qui espère, si il est déçu ; quitte à ce qu'il reprenne activement cette violence contre lui-même pour ne pas la subir : c'est l'auto-agressivité chez les états limites...et tout un chacun (le coup de poing dans le mur du dépit), et plus souvent encore peut-être, plus insidieux, l'inhibition, la perte du désir, l'amputation d'une partie de soi, pour ne plus souffrir. Dans les formes les plus violentes, le désespoir prend toute la place, l'*agonie* selon les termes de Winnicott et Roussillon : « L'expérience agonistique produit un éprouvé extrême, sans fin, sans issue, sans représentation, sans recours, ni interne ni externe, elle ne produit un état de désespoir absolu que si le sujet s'attribue objet et cause de l'état agonistique, que s'il tente d'échapper à l'agonie par le déni de ce qu'elle doit à l'échec de la rencontre avec l'objet, avec cet objet-là, cet objet premier et prototypique, que s'il devient désespoir de soi, mélancolie, déni du manque de l'objet, à travers sa forme dégénérée, que s'il devient désespoir « narcissique ». » (Roussillon, 2002, P. 94). C'est encore la *logique du désespoir* décrite par André Green (1990, p. 51), quand le sujet « ne peut se sentir aimé de l'objet, ou aimer l'objet », opposée à la *logique d'espoir*, propre aux processus primaires.

- violence tournée vers l'extérieur quand on n'accepte pas les limites posées à l'espérance par le réel, ou qu'on n'est pas capable de supporter le temps et les détours nécessaires pour que le changement se produise : violence du jaloux envers son objet, de l'amour de transfert parfois (avant celle du dépit), du pervers face à qui lui résiste, du psychotique qui substitue son délire à la réalité (la phase de rancune, classiquement décrite après celle d'espoir puis celle du dépit dans le délire érotomaniaque, sans méconnaître pour autant la potentialité d'espérance « thérapeutique » de tout délire) , de la « tendance anti-sociale » décrite par Winnicott (1958[1956]/1990) ; violence des révoltes et des révolutions pour les peuples quand ils n'ont pas de perspectives de réponses à leurs attentes, violence enfin des systèmes totalitaires quand leur idéologie se heurte au réel (mensonges d'Etat, répression des contestataires). Violence moindre, plus symbolique, mais dangereuse aussi, quand il s'agit d'adhérer sans recul à des croyances qui font peu de cas de la réalité mais prétendent se substituer à l'espérance déçue. Il faudra prendre en compte sur ce plan le pouvoir démultiplicateur des technologies du virtuel, qui entretiennent l'illusion de la toute-puissance (Sadin, 2020) ; violence quotidienne enfin de l'*impatience*, traitée dans cette revue (*RFP*, 2018/2).

Ne doit-on pas reconnaître que dans cette incapacité à reconnaître l'impossible entre pour une grande part l'incapacité à accepter la dépendance à l'autre, et la nécessité d'en passer par lui ? Aurions-nous donc à évaluer avec nos patients ce qui, de leurs attentes, sera de l'ordre du possible, et leur capacité à sortir d'eux-mêmes pour replacer leur propre aspiration au sein de leur milieu humain et naturel ? (N'est-ce pas un enjeu de même ordre auquel nous confronte aujourd'hui le souci écologique ?).

Comment pourrions-nous alors concevoir la cure ? Si elle comporte souvent une dimension d'espérance au départ, ainsi que l'écrit Catherine Chabert qui donne pour titre à son livre *Les belles espérances* (2020), celle-ci, peut-être nécessaire, n'est-elle pas empreinte d'illusion ? Cette illusion tiendrait pour partie aux attentes du patient, mais pour partie aussi aux vertus séductrices du cadre, que Jean-Luc Donnet rattache au sentiment d'invulnérabilité, à connotation incestueuse, induit par la référence exclusive au conflit interne et à la réalité transférentielle, excluant les menaces du dehors. Ici, l'intensité de l'investissement relationnel brouille la limite du possible et de l'impossible (Donnet, 2002). Chez les patients les plus fragiles, « ce n'est que lorsque la folie du sujet, et dans certains cas sa psychose, entrent dans le champ du transfert que l'analyse a vraiment lieu » (Green, 1990, p.171). Et Vassilis Kapsambelis (2020) défend la nécessité d'un temps « érotomaniaque » dans la cure des schizophrènes.

La cure serait souvent le chemin, long et escarpé, qui permettrait d'aller au-delà de ces illusions. Chemin passant par la « reconnaissance de la dépendance, de la détresse ; assumption pleine d'humilité de notre vulnérabilité, de nos limites, d'une castration symbolisée ; accès à une lucidité sur l'humaine condition, sur notre misère banale ; vision qui inscrit le travail de la cure sous le signe du deuil, deuil qui serait, en dernier ressort celui de la toute-puissance narcissique. » (Donnet, *ibidem*, p.66). Pour de nombreux auteurs, dans les souffrances les plus profondes, seul le « partage d'affect » permettrait d'accéder au désespoir et de s'en dégager : Paulette Letarte, « Une psychothérapie de dernière heure » (2018), Nathalie Zilkha, « Consolation, inconsolé et inconsolable » (2019), René Roussillon, « Agonie et désespoir dans le transfert paradoxal » (2002), Harold Searles enfin, « Le développement de l'espoir dans la relation patient thérapeute » (1981) : « L'intégration consciente de sentiments d'espoir, auparavant non intégrés et largement inconscients, procède parallèlement à la perlaboration de sentiments progressivement plus intenses : déception, découragement, désespoir, chagrin, rage de frustration à base d'omnipotence infantile. » (p. 249). Par sa fonction symbolisante, l'analyste pourra ensuite relancer l'espoir en permettant à l'analysant de sortir de « l'alternative satisfaire le désir ou renoncer et perdre [qui] est ainsi transformée en un « simple » conflit concernant les modalités de satisfaction de celui-ci : réaliser en fait, en pensée ou aussi en paroles, réaliser en propre ou de manière métaphorique. » (Roussillon, 2008, p. 221).

L'espérance est ainsi au cœur de la destinée humaine dans sa vulnérabilité, et c'est à ce titre qu'elle nous concerne de manière cruciale, comme but et moyen de la cure.

Références bibliographiques

- André J. (dir.).(2002). *Le temps du désespoir*. Paris, Puf.
- Chabert C. (2020). *Les belles espérances*. Paris, Puf.
- Donnet J.-L. (2002). Une croyance à l'œuvre. *Le divan bien tempéré*. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a[1932]/1984). *Nouvelles Conférences d'Introduction à la Psychanalyse*. Paris, Gallimard.
- Green A. (1990). *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- Jankélévitch V. (1974/1983). *L'irréversible et la nostalgie*. Paris, Champ Flammarion.
- Kapsambelis V. (2020). *Le schizophrène en mal d'objet*. Paris, Puf.
- Letarte P. (2018). *Entendre la folie*. Paris, Puf.
- Roussillon R. (1995). La métapsychologie des processus et la transitionnalité, *Revue Française de Psychanalyse*, 1995/5, T.LIX. Paris, Puf.
- Roussillon R. (2002). Agonie et désespoir dans le transfert paradoxal. Dans André J. (dir.) *Le temps du désespoir* : 67-96. Paris, Puf.
- Roussillon R. (2008). *Le jeu et l'entre je (u)*. Paris, Puf.
- Sadin E. (2020). *L'ère de l'individu tyran. La fin d'un monde commun*. Paris, Grasset.
- Schumacher B. (2004). Article Espérance. Dans Canto-Sperber M. (dir.) *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*. Paris, Puf.
- Searles H. (1981). *Le contre-transfert*. Paris, Gallimard.
- Winnicott D.W. (1958[1956]/1990). La tendance anti-sociale. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* : 292-302. Paris, Payot.
- Winnicott D. W. (1966/1989). Lettre à Donald Meltzer, 25 octobre 1966. Dans *Lettres vives*. Paris, Gallimard, p. 216-217.
- Zaltzman N. (1998). *De la guérison psychanalytique*. Paris, Puf.
- Zilkha N. (2019). *L'altérité révélatrice*. Paris, Puf.

Numéro 4/2022
Argument du thème : L'absence
 date limite des manuscrits : 15/01/2022

Jean-Louis BALDACCI

De l'éloignement à l'attente, de l'attention inquiète à la suspension momentanée de la conscience, la notion d'absence balaie un très large spectre qui interroge nos rapports à la réalité aussi bien externe que psychique. L'absence implique en effet la prise en compte de tout le cheminement qui va de l'hallucination à la perception et à la conscience. Serait-ce un champ trop étendu ? Et serait-ce pour cela que le thème n'a jamais été directement traité au cours d'un Deauville ou d'un N° de la Revue Française de psychanalyse ? Au plus près on peut trouver la Séparation. Mais l'absence ne peut se réduire à l'absent !

Pourtant dans les années 70 lors d'un congrès international de psychanalyse André Green présentait un rapport intitulé « L'analyste, la symbolisation et l'absence dans le cadre analytique ». Il ouvrait là toute une réflexion sur l'absence et avec elle un questionnement sur les changements dans la pratique analytique ainsi que sur la place de la psychanalyse dans le social. Plus récemment ces questions se sont trouvées actualisées par des épisodes répétés de confinements liés à une pandémie. Absence de séances ? Absence des patients ? Absence des analystes ? Analyse à distance ? Les aménagements de la pratique imposés par les circonstances aussi bien ceux concernant la situation analytique que les échanges inter-analytiques ou avec le public, ont reposé la question des rapports de la présence et de l'absence. Téléphone, zoom, skype nous ont montré que ces médiums bouleversaient nos repères habituels concernant l'absence et la présence. S'ils n'empêchaient pas de poursuivre le travail en impliquant l'audition et la vue, en revanche ils privaient de l'odorat, de la motricité et du toucher rendant en particulier inutile l'interdit de ce dernier si lié aux tabous de l'inceste et du meurtre. Du même coup les résistances se trouvaient-elles illusoirement réduites et la dimension économique du processus analytique profondément remanié. Or Freud souligne que la réduction du facteur quantitatif est probablement l'essentiel du traitement psychanalytique¹. Prise de position qui permet de mieux comprendre à propos du transfert et de son interprétation la formule : « nul ne peut être abattu in absentia ou in effigie² ». De fait ces options contraintes d'aménagement du cadre avec présence partielle, ne sont compatibles avec le projet analytique qu'à la condition d'être temporaires et d'engager une attente du retour à la présence réelle. Or l'attente est au cœur de ce que l'on pourrait appeler le travail de l'absence, ce travail qui évite le vide comme point d'appel de l'effraction traumatique.

Car dans la théorie freudienne, l'absence vécue passivement et activement, apparaît nécessaire au traçage du chemin qui relie la mémoire de l'expérience de satisfaction à la perception de la réalité. Ce cheminement, fait d'allers et de retours, cherche à articuler principe de plaisir et principe de réalité. Il essaie de parer au risque de la détresse et de l'effondrement d'un moi toujours en construction. Dans ce parcours, hallucination, motricité et entre les deux le rêve sont les moyens dont dispose le psychisme naissant pour parvenir à cette articulation. Or au-

¹ « La correction après coup du processus de refoulement originaire, laquelle met fin à la puissance excessive du facteur quantitatif, serait donc l'opération proprement dite de la thérapie analytique ». L'analyse avec fin et l'analyse sans fin

² Cf La dynamique du transfert

cune de ces trois fonctions ne peut à elle seule retrouver la satisfaction attendue. Comment l'attente peut-elle alors conjuguer les traces mnésiques que ces fonctions déposent, pour devenir féconde, peupler et psychiser l'absence ? Très tôt il semble que le jeu de la dialectique présence/absence soit impliqué. Pouvoir absenter l'objet en sa présence³ serait la condition de pouvoir présentifier l'objet en son absence. Son rôle est donc crucial, en particulier sa capacité de se faire absenter en présence, mais aussi de s'absenter en présence c'est-à-dire de respecter une distance suffisante qui ouvre sur son autre. Différentes propositions théoriques cherchent à en rendre compte. On peut ainsi citer, et la liste n'est pas exhaustive, celle de la capacité d'être seule en présence, de la rêverie maternelle, de la censure de l'amante, de l'hallucination négative et de la structure encadrante, enfin plus récemment du don d'absence⁴. Toutes montrent que l'objet dresse le métier sur lequel l'aiguillon de la pulsion et le fil du langage viennent tisser le plaisir et la douleur, le rire et les pleurs, les cris et les mots, le jeu et le récit, la lecture et l'écriture, le désir et la rêverie, sur la trame d'un auto-érotisme investi en référence à ce qui est absent sur et dans le corps⁵. Ainsi, grâce à l'objet, le travail de l'absence essaie-t-il de transformer hallucination, motricité et rêve en refoulement, sublimation et identification, trépied fondateur d'un moi capable de percevoir et d'accepter la réalité sur le fond d'une histoire. Selon cette perspective le travail de l'absence serait le prototype et peut-être la condition du travail de deuil.

Le deuil fait revenir à la situation analytique. L'expérience du transfert ne repose-t-elle pas en effet sur la reprise d'un deuil suspendu, et peut-être d'un travail de l'absence entravé ? Mais entravé par quoi ? Par l'objet ? Par le retour d'un actuel traumatique qui n'a pas encore de représentation ? Deux adversaires qui sollicitent parfois du côté de l'analyste des réponses antinomiques. Comment en effet peut-il dénoncer l'un sans susciter la domination de l'autre à moins de devenir lui-même objet omnipotent et user de la suggestion ?

Comment le travail de contre-transfert permet-il de trouver le lieu fécond de l'absence ?

³ Pensons à cette note de Freud dans *Le mot d'esprit* à propos du nourrisson repus qui laisse échapper le sein en souriant : « *c'est là un geste réellement expressif qui correspond à la résolution de ne plus prendre de nourriture et représente pour ainsi dire un "assez", ou "plus qu'assez". Ce sens primitif du rassasiement joyeux a peut-être procuré au sourire qui comme on le sait demeure le phénomène fondamental du rire, le rapport ultérieur avec les processus de décharge joyeuse* »

⁴ Dont les auteurs sont respectivement : D.W. Winnicott, W. Bion, D. Braunschweig et M. Fain, A. Green, J-L. Donnet

⁵ et qui nourrit les scénarii sexuels infantiles

Numéro 1/2023

Argument du thème : Haïr

date limite des manuscrits : 01/07/2022

Denis HIRSCH*

41, Rue du Roseau, 1180 Bruxelles - dhirsch@skynet.be

Jean-François GOUIN**

80, Quai Jacques Bourgoïn 91100 Corbeil-Essonnes- jfgouin49@gmail.com

Monique SELZ***

21 rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

Tu haïras ton prochain comme toi-même.

Hélène L'Heuillet, *Tu haïras ton prochain comme toi-même.*

Le piège de la haine, c'est qu'elle nous enlace trop étroitement à l'adversaire.

Milan Kundera, *L'immortalité.*

Pourquoi encore la haine ?

Parce qu'elle explose dans tous les domaines. En politique où elle est d'usage sans limitation aucune, amplifiée par l'anonymat cautionné par les réseaux sociaux ; dans un monde volcanique où attentats, terrorisme, guerres, dictatures sévissent sans restriction à la mesure d'un arsenal technique de destructivité irrépressible ; dans la société, dans les institutions publiques ou privées, dans les écoles mêmes où certains jeunes en viennent à de véritables batailles rangées, voire n'hésitent pas à s'entretuer sans l'ombre apparente d'une culpabilité, dans les familles et dans les couples, au sein desquels le confinement lié à la pandémie a considérablement augmenté les violences ; dans la clinique enfin, où elle s'invite à notre table et nous pousse légitimement à nous interroger, nous autres psychanalystes, sur sa fonction inconsciente et ses diverses incidences.

Comment héritons-nous de la haine fatale et ravageuse du XXe siècle qui a si violemment affecté nos ascendants, parfois au-delà de la douleur ? Et comment cette expérience nous a-t-elle été transmise ? Les mots que nous parlons en portent encore la marque, comme le propose Laurence Kahn dans son livre « Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse » (2018). Peut-on considérer que l'un des effets d'un tel dévoiement serait la haine de la pensée et en particulier la haine de la psychanalyse ? Car la psychanalyse et les psychanalystes ne sortent pas indemnes d'un tel héritage.

Le trajet de la haine chez Freud, complexe, varié et riche, fait monter celle-ci en puissance tout au long de son œuvre, dans les deux registres du collectif et de l'individuel. Notons qu'il emploie deux substantifs : *der Hass*, la haine, et *das Hassen*, le haïr, celui-ci renvoyant à un agir, tandis que le premier qualifierait plutôt un affect.

À l'origine, la haine se situerait du côté des pulsions d'autoconservation. « Les modèles exacts de la relation de haine ne dérivent pas de la vie sexuelle, mais du combat du moi pour

* Psychiatre, psychanalyste et membre de la Société Belge de Psychanalyse, psychodramatiste, psychanalyste de groupe et d'institution.

** Psychanalyste, psychodramatiste, membre de la SPP.

*** Psychiatre, psychanalyste, psychodramatiste, membre de l'APF.

sa conservation et son affirmation », écrit Freud dans « Pulsions et destin des pulsions » (Freud, 1915c/1988, p. 185). C'est donc de l'être, de l'existence, dont il s'agit d'abord, comme le théorisent nombre d'auteurs qui la différencient clairement de la jalousie qui concerne l'avoir. C'est là que nous rencontrons Winnicott et sa « haine dans le contre-transfert ». L'absence de haine à ce stade, comme le suggère Paul-Laurent Assoun (2005), signerait-elle une défaillance spéculaire ?

La haine est donc première. C'est l'autre, le désagréable, l'extérieur, et en fait le réel, qui seraient haïs. Mais s'agit-il dès cet instant de haine, alors que l'*infans* ne parle pas encore ? N'est-on pas plutôt dans un contexte de négativité dont Freud fait le moteur de la vie psychique ? Julia Kristeva propose le terme d'« abjection » (Kristeva, 1980) pour signifier l'expérience initiale et fondatrice du nouveau-né séparé du contenu utérin, puis du corps maternel.

A contrario, le « moi plaisir purifié » (Freud, 1915c) se formerait par introjection de tout ce qui pourrait constituer une source de plaisir.

La fonction primordiale de la haine est d'être discriminante des premiers repères. Elle est nécessaire à la reconnaissance de la différence moi-non moi, dedans-dehors, donc à la détermination des limites entre le moi et l'extérieur, entre le sujet et les objets primaires en particulier. Est-elle d'essence narcissique ? Elle a en tout cas une fonction narcissique fondamentale et contribue de façon majeure, par le rejet à l'extérieur de ce qui est craché, haï, à la constitution du moi. Plus tard, dans le cadre des pulsions du moi, elle participe à l'ambivalence œdipienne par la rivalité avec le père ou la mère.

C'est l'enjeu pulsionnel érotique qui provoque le meurtre du père de la préhistoire personnelle, acte fomenté par la haine et qui sera pourtant à l'origine du lien social. En effet, c'est dans la haine que les frères vont pouvoir fraterniser puis, poussés par la culpabilité, ressusciter le père tué et l'ériger en place d'idéal du moi dans un contexte de socialité.

L'intervention de la dynamique sadique, érogénéisant l'agressivité, va rapprocher amour et haine pour en faire un couple, arrimé alors à l'instance plaisir-déplaisir, ce qui pourra conduire à parler de « la haine de l'amour » ou de « l'amour de la haine ». Leurs liens vont se resserrer lorsque l'ambivalence, dirigeant les motions agressives et les motions d'amour vers le même objet, va les associer pour le meilleur et pour le pire. Il en résulte que l'opposé de la haine n'est pas l'amour, mais que, associée à l'amour, elle s'oppose à l'indifférence, même si une certaine indifférence active peut être comprise comme générée par la haine.

Contrairement à ce qu'ont pu affirmer les théories philosophiques des passions, il n'y a pas de communauté d'origine entre l'amour et la haine. La haine est plus ancienne que l'amour et tous deux, de souche différente, ne procèdent donc pas par clivage d'un même élément originaire.

Les choses évoluent chez Freud avec l'introduction du second dualisme pulsionnel. Pour tenter d'élaborer le mécanisme de transformation de l'amour en haine et inversement, il fait l'hypothèse d'une énergie déplaçable, issue de la provision de libido narcissique déssexualisée, différenciable selon les cas en Éros ou en destructivité.

Amour et haine ont tout intérêt à s'intriquer en un équilibre toujours cependant susceptible de se défaire. Haine de soi et haine de l'autre, pulsion de vie et pulsion de mort forment un équilibre éminemment instable, car elles ne sont ni similaires, ni symétriques, ni indépendantes de la contingence. Dans tous les cas, la haine, refoulée ou non, reste indestructible. Comme le note Jacques André, « La haine a des certitudes, une permanence dans l'être, que l'amour n'a pas » (2009, p. 56). Par formation réactionnelle, l'amour peut la refouler, mais pas l'éteindre. Maintenu dans l'inconscient par l'amour, elle joue un grand rôle dans la genèse de l'hystérie, de la paranoïa, de l'érotomanie. Devenirait-elle alors une sorte de métamorphose de l'amour ? Comment comprendre cette notion de haine quand elle

semble être un destin de l'amour tout en étant l'opposé ? De même qu'il est plus difficile de se détacher d'un « mauvais » parent, la haine attache le sujet à l'objet plus que ne le fait l'amour.

Et quel est le rapport de la haine avec la pulsion de mort ? Indique-t-elle au sujet une direction à la pulsion de destruction, pouvant alors le motiver à « frapper » ? (Assoun, 2005).

En tout cas, Freud constate que « toute relation humaine quelque peu durable entre deux personnes contient un dépôt de sentiments inamicaux » (Freud, 1921c/1991, p. 39). Ainsi, tout lien impliquant la libido est créateur de haine. Et parents, enfants, fratries, amis, couples en cultivent les sédiments.

Au niveau des grands groupes, c'est le « narcissisme des petites différences » (Freud, *ibid.*) qui en permet l'agrégation. On ne se hait bien qu'entre quasi identiques. La « guerre des boutons » est dramatiquement féconde sur notre globe et à travers le temps. La haine se loge dans l'écart, de préférence minuscule, susceptible de faire flamber le narcissisme.

Cela nous amène à interroger la place de la haine dans la culture. En effet, celle-ci exige un renoncement pulsionnel, d'où une frustration, un déplaisir instigateur inévitablement de haine, elle-même pourtant au centre de très nombreuses créations, qu'il s'agisse de littérature, de philosophie, de théâtre, d'opéra, de politique, signifiant à quel point elle est porteuse de potentialité d'action, de mise en mouvement. Mais, n'est-ce pas quand l'idéal de culture disparaît et quand la haine de la culture se transforme en détestation du savoir et de la loi que nous entrons dans le domaine de la barbarie ? Ce sont les situations de guerre, de génocides, de djihad qui sont actionnées par la passion haineuse. Dans « Pourquoi la guerre ? », Freud en vient même à envisager un processus qui pourrait « mener à l'extinction de l'espèce humaine, car il endommage la fonction sexuelle de plus d'une manière » (Freud, 1933b [1932]/1995, p. 80). Dans une lettre à Marie Bonaparte, contemporaine de l'arrivée de Hitler au pouvoir, il écrivait : « On ne peut s'empêcher de remarquer que la persécution des juifs et les restrictions de la liberté de pensée sont les seuls points du programme hitlérien qui peuvent être menés à terme. Tout le reste n'est que phrase et utopie » (Freud, lettre du 26 mars 1933 à Marie Bonaparte).

Tout cela pose la question du statut de la haine. Est-elle un sentiment ? Un affect ? Un acte ? Une passion ? Un mouvement pulsionnel ? Faut-il lui donner un statut métapsychologique ? Ou bien échappe-t-elle à toute classification ? Elle est en tout cas un facteur important du lien à l'autre. Nous l'avons repérée du côté des pulsions du moi comme préservation de l'être, du côté des pulsions sexuelles lors des sensations de déplaisir, mais aussi comme expression de la pulsion de mort.

Si l'on en vient à la clinique, comment penser la place de la haine dans certaines configurations comme la réaction thérapeutique négative, la mélancolie, le masochisme, toutes situations où elle est particulièrement présente ? Et que dire de la situation transférentielle ? Le transfert-contre-transfert renvoie à l'ambivalence du rapport à l'objet : en même temps haï, car provocateur de stimulations et d'excitations désagréables comme tout élément extérieur et aimé dans sa fonction de *Nebenmensch* qui apporte une altérité sédatrice d'angoisse et propre à satisfaire les besoins.

Enfin, comment et pourquoi la haine se transmet-elle si facilement d'une génération à l'autre ? Sur ce point, Piera Castoriadis-Aulagnier (1975) a proposé le concept de « contrat narcissique originaire », transmis grâce aux « énoncés » de certitude » et à « la violence des interprétations » de génération en génération.

Haine dans sa valence négative et terrifiante, haine dans sa valence positive et protectrice. Tous questionnements dont nous proposons de débattre dans ce numéro de notre revue.

Références bibliographiques

- André J. (2009). *Les 100 mots de la psychanalyse*. Paris, Puf, « Que sais-je ? ».
- Assoun P.-L. (2005). La haine surmoïque. Haine dans la culture. Haine de la culture. Dans A. Fine, F. Neyraou, G. Pragier (dir.) *La Haine* : 161-177. Puf, « Monographies et débats de Psychanalyse ».
- Castoriadis-Aulagnier P. (1975). *La violence de l'interprétation, Du pictogramme à l'énoncé*. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destins de pulsion. *OCF.P*, XIII : 163-185. Paris, Puf.
- Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.
- Freud S. (1933b [1932]/1995). Pourquoi la guerre ? Lettre d'Einstein à Freud. *OCF.P*, XIX : 65-68. Paris, Puf.
- Freud S. (1933). <https://wpv.at/vereinigung/geschichte/emigration-sigmund-freud/sigmund-freud-aus-seinen-briefen-1933-1938/>
- Kahn L. (2018). *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*. Paris. Puf.
- Kristeva J. (1980). *Pouvoir de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Paris, Le Seuil.
- Winnicott D.W. (1947/1989). La haine dans le contre-transfert. *De la Pédiatrie à la psychanalyse* : 72-82. Paris, Payot.

Numéro 2/2023

Argument du thème : Négation

date limite des manuscrits : 01/09/2022

PIOTR KRZAKOWSKI*

6 rue Sully, 78180 Montigny le Bretonneux – krzakowski.piotr@gmail.com

MICHEL PICCO**

2 avenue des Belges, 13100 Aix en Provence – michel.picco0372@free.fr

THIERRY SCHMELTZ***

40 boulevard Victor Hugo, 10000 Troyes – thierry-schmeltz@orange.fr

« Il nous incombe encore de faire le négatif ; le positif nous est déjà donné. »

Franz Kafka.

Dans son exploration du fonctionnement psychique, Freud soutient que l'inconscient, pas plus que le rêve, ne connaît la négation, le doute ou un quelconque degré d'incertitude (1900a). Il situe par ailleurs la négation au fondement des processus de défense, en particulier du refoulement qui se rapporte en quelque sorte à une décision interne qui dit « non ». Bien plus qu'une défense, la négation semble désormais apparaître comme un principe fondateur ayant un rôle déterminant pour la structuration du psychisme humain, l'émergence du langage et le développement de la pensée. Le terme français – traduit par *(dé)négation* (Laplanche et Pontalis, 1967) – comporte en lui-même une pluralité de sens impliquant refus, opposition, discrimination, contradiction, conflit, renversement, etc., qui permet de rendre à *Verneinung* tant ses dimensions sémantiques que sa portée subjective. Dans le seul article qu'il consacre tardivement dans son œuvre à la négation (1925h), Freud croise tous ces registres pour tenter d'en montrer leurs relations, leur valeur dynamique et leurs effets d'après-coup. Le texte de Freud a suscité d'importants commentaires (Jean Hyppolite, Jacques Lacan) et a inspiré de nombreux auteurs. Melanie Klein élabore une déclinaison de la négation en opposant « déni maniaque », en tant que défense organisée, au « déni omnipotent », lié à la destructivité et à la pulsion de mort (1946). Wilfred R. Bion approfondit cette opposition avec les notions d'attaque contre les liens (1959) dans le champ de la psychose. De son côté, André Green revisite sous l'angle du négatif le travail du rêve et du deuil, le rôle de la censure et de la résistance, les processus identificatoires, la place du masochisme, la question du transfert et les avatars de la réaction thérapeutique négative, principalement dans les organisations non-névrotiques et limites (1993). Le principe de négation se présente alors sous des formes extrêmement hétérogènes, normales et pathologiques, à travers les mécanismes du refoulement, de la forclusion ou du rejet, du désaveu ou du déni, de la dénégation, mais aussi de la projection, de la sublimation et des identifications...

* Docteur en psychologie clinique, psychanalyste, membre de la SPP.

** Psychiatre, psychanalyste, membre de la SPP.

*** Psychologue clinicien, psychanalyste, membre de la SPP.

Pour sa part, Claude Le Guen rappelle dans son *Dictionnaire freudien* qu'« en son sens lexical, elle [la négation] est un acte de l'esprit qui consiste à rejeter un rapport, une proposition, une existence ; elle est l'expression de cet acte » (2008, p. 963). La négation désigne ainsi une opération de récusation qui implique une affirmation préalable, car il n'est guère concevable de nier quelque chose qui n'est pas supposé exister. En découle que la négation constitue un principe *actif*, introduisant une découpe à partir de l'approbation *passive* de la vie (*Bejahung*). La phénoménologie hégélienne soutient l'idée d'une « puissance du négatif » qui serait inhérente à la réalité même de l'être dont elle rythme le développement. C'est dire que cette capacité en puissance, coextensive de l'impératif naturel de la vie, est susceptible de s'étayer sur les pulsions auto-conservatrices pour se définir comme principe génératif, lié à l'Éros et s'ordonnant au principe de plaisir.

Au fil de l'évolution, de l'organisation et des intérêts de l'appareil psychique à la naissance duquel il a contribué, le principe de négation va se complexifier en multipliant ses effets pour permettre l'émergence d'une capacité de jugement requise par l'impératif de mise en sens du monde. Pour Freud, ces opérations négatives représentent une exigence de liaison et d'élaboration qui prennent des formes diverses en se stratifiant sur plusieurs plans : d'abord à la source du pulsionnel, puis au niveau de la perception, de la représentation, de l'affect et du langage. Toute détermination (dimension *active*) est souvent posée comme un produit de la négation au sens de séparer, différencier et délimiter un ensemble d'éléments en induisant la création de signes, de symboles et de représentations. Peut-on alors soutenir que la fonction de négation serait au service du retournement de la passivité en activité dans un mouvement d'appropriation subjective ? Le jeu du *Fort-Da* (Freud, 1920g) est une démonstration magistrale de l'opération négative à la source du processus symbolisant. La répétition de la scène où il s'agit pour le petit Ernst de soustraire la bobine de sa vue, puis de la rendre à nouveau visible avant de recommencer le processus dans un vécu jubilatoire, organise les conditions de la création du symbole de négation, et permet à l'enfant d'en dégager la fonction signifiante en retrouvant l'objet. Dans un mouvement d'après-coup, la symbolisation de l'absence permet de soutenir un fantasme d'omnipotence et de pensée magique, et de faire revenir ce qui a disparu. Il s'agit de faire exister mentalement, par l'investissement hallucinatoire, ce qui s'est dérobé au percept et de vivre une expérience de satisfaction. Dans le même mouvement, le plaisir lié à l'objet peut alors ouvrir au désir lorsque celui-là fait défaut.

Dans son article de 1925, Freud propose une réflexion qui emprunte un trajet régrédient, jalonné par trois temps. Il part d'abord du niveau le plus élaboré de la négation en son expression langagière, à savoir la dénégation. Puis il l'associe au refoulement dont elle serait une forme substitutive partielle (intellectuelle). Il la rapporte enfin aux motions pulsionnelles les plus primitives dont les dynamiques orales « avaler/cracher » constitueraient les premiers points d'ancrage indiquant déjà les fonctions structurantes des discriminations élémentaires. La différence qu'établit le moi-plaisir originel, sur fond de voracité cannibalique ou de réjection, serait ainsi un temps premier d'instauration de l'écart moi/non-moi et de la fonction de jugement à partir des propriétés qualitatives attribuées aux objets. Le texte freudien débute sur un fait clinique qui est d'abord un fait de langage. Freud montre que ce sont les idées incidentes qui font appel au stratagème négatif au cours de la cure. La négation d'un contenu psychique porte ainsi la marque du déplaisir qu'il suscite et dont le patient cherche à se défendre à tout prix. C'est donc lorsque le contenu émane de l'inconscient que se fait jour la négation. Le refoulé trouve alors une voie d'accès à la conscience, avec cette particularité que le patient ne peut le reconnaître comme tel tant il a besoin de protéger son moi, et de se convaincre que ce contenu de représentation, de pensée ou de désir lui est étranger. La dénégation constitue pour Freud une sorte de « preuve » de la vérité de l'inconscient, c'est-à-dire de l'altérité en soi.

En outre, le patient ne fait pas que rejeter l'idée déplaisante, il continue de la faire exister en l'imputant à l'analyste : « Vous allez penser que... ». Ce moyen de dégagement projectif incluant l'objet, permet au sujet de s'affranchir d'un effet partiel du refoulement tout à coup transformé en une sorte de substitut intellectuel. La fonction intellectuelle de jugement, rendue possible par l'invention du symbole de négation, permet à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des conséquences du refoulement, et prend le relais du principe de plaisir. Le contenu dénié, ainsi coupé de l'affect, rendu conscient – ou susceptible de le devenir – peut être désormais considéré sans danger et s'articuler à d'autres contenus ou d'autres représentations. Ce nouvel élargissement du champ de la pensée, gagné sur l'inconscient – « *Wo Es war, soll Ich werden* » (Freud, 1933a [1932], p. 163) –, n'est-il pas ce qui permet au sujet dans le travail de parole de soutenir une position plus assumée ? N'offre-t-il pas, par le jeu des transferts au cours de la cure, de nouvelles possibilités d'intégrer les représentants pulsionnels au sein du système préconscient, et d'induire alors la possibilité de certains remaniements structuraux ?

Partant de la *Bejahung*, la négation exerce une fonction dynamique de décondensation de cet absolu originaire pour fonder, sur la base de l'empirisme des expériences vécues, bonnes ou mauvaises, gratifiantes ou frustrantes, une conception du monde partageable et ouverte sur l'altérité. En creusant ainsi une intériorité, la négation participe *activement* de l'advenue d'un moi, divisé et soumis à une triple servitude, et dont la singularité trouve son expression à travers sa fonction de médiation, tant du point de vue économique que topique. D'une certaine façon, on pourrait dire que le principe de négation sert le processus d'affirmation de soi en tant qu'il instaure une forme indispensable à la structuration langagière nécessaire à l'inscription du sujet humain dans le travail de culture.

Parfois, les voies choisies par le sujet conduisent à des impasses ou des échecs, signant ainsi les limites et la double valence du processus de négation. Ainsi en va-t-il du déni qui, dans un continuum avec le processus de négation, mais touchant le registre perceptif, met en danger le pôle représentationnel et la constitution des objets internes.

Comment comprendre que certains phénomènes se fixent sous l'emprise narcissique de la destructivité ou du masochisme originaire en se manifestant dans des formes pathologiques plus ou moins sévères (négativisme, retrait de la réalité, répétition compulsive, tableau d'allure autistique, etc.) pouvant mener jusqu'à la mort ? Des dérégulations, par excès ou par défaut, du principe de négation peuvent par ailleurs engager un risque de décompensation psychosomatique (G. Szwec, 2018). Comment le recours au concept de négation et à ses avatars permet-il de penser certains aspects de la clinique contemporaine ? Comment la négation s'articule et s'ordonne à d'autres opérations psychiques telles que l'hallucinatoire, les processus de pensée, la fonction langagière, les mécanismes de déni, de clivage et de projection, les modalités perverses, etc., pour définir certaines configurations psychopathologiques ? Comment ces impasses processuelles s'entendent-elles et se présentent-elles dans la clinique de l'enfant et de l'adolescent ? Enfin, comment l'analyste est-il engagé contre-transférentiellement dans son activité interprétative dès lors que les échecs de la fonction de négation immobilisent la dynamique de la cure ?

C'est aux différents aspects de ces questions et aux diverses implications de la fonction de négation que nous consacrons ce numéro autour d'un thème qui n'a jamais été traité dans la *Revue française de psychanalyse*.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bion W.R. (1967 [1959]/2001). Attaques contre la liaison. *Réflexion faite* : 105-123. Paris, Puf.
 Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
 Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.

- Freud S. (1925h/1992). La négation. *OCF.P*, XVII : 165-171. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). 31^e leçon : la décomposition de la personnalité psychique. *OCF.P*, XIX : 140-163. Paris, Puf.
- Green A. (1993/2011). *Le travail du négatif*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Kafka F. (1911/2020). *Journal, III^e Carnet*. Œuvres ouvertes.
- Klein M. (1952 [1946]/2005). Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. *Développements de la psychanalyse* : 274-300. Paris, Puf.
- Lacan J. (1954/1999). Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « *Verneinung* » de Freud. *Écrits I*. Paris, Seuil.
- Laplanche J. et Pontalis J-B. (1967/1990). *Vocabulaire de psychanalyse*. Paris, Puf.
- Le Guen C.(dir.). (2008). *Dictionnaire freudien*. Paris, Puf.
- Szwec G. (2018). Absence de négation, rage destructrice et déséquilibres psychosomatiques. *Rev Fr Psychosom* 54 : 67-83.